

PREMIER SERMON

SUR L'INCRÉDULITÉ.

FOLIE DE L'INCRÉDULE.

L'INCRÉDULITÉ, mes Frères, serait l'objet du mépris de tous les hommes, si elle n'imposait à un monde frivole par une fausse prétention de sagesse : dans son orgueil, elle s'est nommée philosophie ; elle s'est mise en possession de dicter ses leçons, comme des oracles, aux peuples et aux rois ; à l'en croire, le genre humain, avant qu'elle n'eût entrepris de l'instruire, était encore dans l'enfance ; l'erreur, les préjugés, la superstition, l'ignorance régnaient partout ; le flambeau de la raison s'était éteint dans les ténèbres, elle l'a rallumé, et a montré la première aux mortels la vérité inconnue. C'est cette chimérique et intolérable prétention que je me propose aujourd'hui de confondre ; et parce que l'incrédule, s'arrogeant le titre d'esprit fort, regarde avec une pitié dédaigneuse, comme des esprits simples et vulgaires, ceux qui croient encore ce que croyaient leurs pères, je veux lui montrer qu'il n'y a d'esprit faible et aveugle, de véritable insensé, que celui qui ne croit pas, et que l'incrédulité, sans parler des autres reproches que je lui ferai ailleurs, est la doctrine la plus insoutenable, aux yeux de la raison, qui fût jamais, et la

plus digne, par son extravagance, de la risée universelle. En un mot, folie de l'incrédule, tel est le sujet de ce discours, dont le plan, sans que je l'expose d'avance, va se développer de lui-même clairement et sans efforts, par la suite naturelle des raisonnemens et des preuves.

Mais pourquoi venir combattre l'incrédulité devant un auditoire fidèle ? Pourquoi, mes chers Auditeurs ? Parce que l'incrédulité a établi son siège au milieu de nous ; parce qu'elle nous environne et nous presse de toutes parts ; parce qu'il n'y a plus d'asile où l'on soit à l'abri de ses traits envenimés ; plus de société presque, ni de famille, où elle n'ait ses intelligences ; plus de livres qui ne servent ne canal à ses mortels poisons. Il n'est donc personne qui ne doive se prémunir contre elle, et chercher des armes pour vaincre une si dangereuse ennemie. C'est dans la parole sainte que vous devez les trouver, ces armes nécessaires : écoutez-la. Et vous, Seigneur, il s'agit de votre cause ! donnez à votre parole cette force victorieuse, devant laquelle, comme disait saint Paul, tombent tous les remparts de l'erreur, et s'abaisse toute hauteur qui ose s'élever contre la science de Dieu (1). — *Ave, Maria.*

L'incrédule est celui qui rejette la religion, ou parce qu'il doute qu'elle soit vraie, ou parce qu'il se persuade qu'elle est fausse. Or, dans l'un et l'autre cas, son incrédulité, loin d'être une marque de sagesse, de force d'esprit, de supériorité de lumières, n'est, à proprement parler, qu'une véritable et insigne folie. Appliquez-vous, et vous allez en entendre la preuve.

En effet, supposons d'abord que l'incrédule doute seulement de la vérité de la religion. Oh ! lui dirai-je, dans cette supposition, quel délire est le vôtre ! Quoi ! vous doutez, c'est-à-dire vous ne savez pas si la religion est vraie ou fausse ; et, dans cette incertitude, vous prenez le parti de l'incrédulité, c'est-à-

(1) II. Cor. x, 4 et 5.

dire, un parti dans lequel, si la religion est vraie, tout est perdu pour vous sans ressource! car, si elle est vraie, il y a un Dieu juste et terrible, dans les mains duquel vous tomberez tôt ou tard; vous avez une âme immortelle à perdre ou à sauver; Jésus-Christ est le fils du Tout-Puissant, et l'unique médiateur par lequel vous puissiez obtenir miséricorde; l'Évangile est la divine loi qu'il a donnée aux hommes, et sur laquelle ils seront jugés; l'enfer sera le partage de ceux qui auront refusé d'y croire. Rien de plus certain que tout cela, si la religion n'est pas une fable. Et vous, qui n'osez affirmer qu'elle en soit une, vous qui en êtes au simple doute, sans autre éclaircissement, vous bravez ce Dieu, vous hasardez la destinée éternelle de cette âme, vous repoussez ce médiateur unique, vous méprisez cet Évangile, vous courez à cet enfer! Se peut-il un égarement plus étrange? Que penseriez-vous d'un homme qui, dans des affaires bien moins importantes, et dans de bien moindres périls, tiendrait une semblable conduite? qui, dans un procès, par exemple, où il s'agirait de sa fortune, de son honneur et de sa vie, mettrait son mérite et sa gloire à ne prendre nulle précaution, à tout abandonner au hasard, ne ferait que rire des malheurs dont il est menacé, quoique extrêmes et imminens, et rejetterait avec mépris tous les moyens qu'on lui offre de s'en garantir? Ne diriez-vous pas qu'il a perdu la raison? Et vous croiriez être moins insensé, vous qui, de gaieté de cœur, vous précipitez dans des dangers et des maux, auprès desquels ceux dont je viens de parler ne sont rien? Car il y va pour vous, non d'une fortune périssable, ni de cet honneur mondain qui n'est qu'une fumée, ni de cette fragile vie que chaque instant nous peut ravir; mais il y va de tout vous-même, et par rapport à vous de toutes choses: de votre corps, de votre âme, de tous vos biens, de toutes vos espérances, de votre éternité. Et vous ne frémissiez pas, et vous riez! Et, comme s'il s'agissait de l'affaire la plus indiffé-

rente, ou d'intérêts étrangers, vous exercez froidement votre esprit à d'insipides railleries sur l'alternative même, l'affreuse alternative où vous êtes, et sur ce terrible et mystérieux avenir dont la seule pensée devrait vous glacer d'effroi! Mais dites-nous, de grâce, avez-vous donc fait quelque découverte nouvelle? vous êtes-vous assuré que tout doit finir pour vous à la mort? ou, si la plus noble portion de votre être doit survivre, savez-vous ce qu'elle deviendra? n'aura-t-elle ni jugement à subir, ni supplice à craindre? Je l'ignore, répondez-vous, et je ne m'en informe point: s'inquiéter de ces choses, c'est ce qu'on appelle superstition et faiblesse; n'en tenir aucun compte, et douter, c'est être philosophe et esprit fort. Ah! qu'est-ce donc qu'être stupide? car, qui pourrait supporter, mes Frères, la folle arrogance de ces hommes qui se disent sages, parce qu'ils se jettent, au milieu des abîmes, en se mettant un bandeau devant les yeux? qui donnent le nom de philosophie à leur superbe ignorance d'eux-mêmes, de leur nature, de leur origine, du sort qui les attend, et des moyens à prendre pour éviter un malheur sans bornes et sans terme? qui veulent qu'on soit curieux de tout le reste, qu'on observe les astres du firmament, que l'on compte à ses pieds les insectes et les plantes, que l'on étudie l'histoire des peuples qui passent si rapidement sur cette terre, et ne veulent pas qu'on sache s'il y a un Dieu, ni à quelles conditions il nous a donné l'être, ni ce qu'il réserve au-delà du tombeau à ceux qui lui obéissent, et à ceux qui l'outragent? Si leur doute sur ces grandes et formidables questions était involontaire, s'ils en gémissaient, s'ils en avaient une juste honte, s'ils faisaient tous leurs efforts pour en sortir, et que, malgré leurs études et leurs recherches, la vérité, si évidente pour les autres, se dérobat constamment à leurs regards, on s'étonnerait de leur aveuglement, mais on le jugerait digne de quelque indulgence. Si du moins, dans le doute, ils prenaient le parti le plus

sûr, s'ils respectaient des lois dont l'infraction peut avoir pour eux de si effroyables suites, on louerait en cela leur prudence. Mais qu'ils se complaisent dans ce doute affreux, qu'ils en tirent vanité, qu'ils s'en prévalent comme d'un titre pour prendre le parti le plus périlleux, et vivre comme s'il était prouvé qu'il n'y eût point d'avenir pour l'homme; qu'ils s'endorment volontairement d'un sommeil, dont ils pourraient bien se réveiller au fond des enfers, et se fassent un jeu d'aller tranquillement, comme ils le disent, affronter ce grand *peut-être*, c'est une extravagance et une fureur qui en toute autre matière paraîtrait le signe certain d'un esprit aliéné. Il faut donc convenir premièrement, qu'embrasser l'incrédulité dans le doute, c'est folie.

Or, s'il en est ainsi, n'ai-je pas déjà convaincu de délire tous les incroyants? Car, à parler sérieusement et de bonne foi, en est-il un seul qui ait pu aller au-delà du doute? qui ait trouvé quelque raison satisfaisante et décisive contre une religion, dont la vérité brille, au milieu de l'univers, d'un éclat aussi vif et aussi pur que le soleil au milieu du firmament? O insensés! vous pouvez bien amasser autour de vous des nuages de poussière, qui obscurcissent à vos yeux la clarté du jour; mais non éteindre le flambeau que les mains de Dieu ont allumé sur nos têtes, ni vous dérober entièrement à sa lumière: *Nec est qui se abscondat à calore ejus* (1). Malgré vous, en rejetant la religion, vous craignez qu'elle ne soit vraie, parce qu'on ne se démontre pas la fausseté d'une révélation qui porte, pour ainsi dire, sur le front les signes manifestes de sa divinité.

Écoutez cependant ce hardi incroyant, qui élève la voix et nous dit: Pour moi, je ne doute point; je me tiens assuré que la religion est une fable, et c'est sans aucune crainte que je brave ses menaces, sans aucun scrupule que je m'affranchis de ses lois. Écoutez-le, mes Frères. Faisons plus: admettons

(1) Ps. XVIII, 7.

pour un moment, et contre toute vraisemblance, que sa persuasion est aussi ferme, sa sécurité aussi grande qu'il le prétend; et montrons-lui que sa folie en est d'autant plus étrange, et que l'impie qui ne doute pas, est encore plus extravagant et plus aveugle que l'impie qui doute. En effet, d'où lui vient cette conviction si profonde et si tranquille? est-elle le fruit d'un mûr examen, d'une sérieuse étude? ou bien rejette-t-il avec tant d'assurance et de mépris la foi de ses pères, la foi de tous les siècles, sans s'être donné la peine de l'examiner et de la connaître? Dans ce dernier cas, son délire serait manifeste; car, je vous prie, quoi de plus contraire à la raison que de prononcer si affirmativement sur ce que l'on ignore, et, dans une affaire où la méprise est si dangereuse, de se vanter d'avoir acquis la certitude, quand on manque des connaissances nécessaires, même pour avoir droit de douter? Or ce délire, j'ose bien l'affirmer sans crainte qu'on me démente, ce délire est celui de tous les incroyants si tranchans et si dogmatiques de ce temps. Je n'en excepte aucun, ni de ceux qui écrivent contre nos mystères, ni de ceux qui en font de si indécentes railleries dans les sociétés mondaines. Quelque savans que puissent être d'ailleurs quelques-uns d'entre eux, en matière de religion ils ne savent rien; ils ont oublié les éléments du christianisme dont on instruisit leur enfance; ils n'ont point lu nos apologistes; ils n'ont jamais ouvert nos livres saints; l'alcoran de Mahomet et les rêveries du paganisme leur sont bien mieux connus que la morale et les dogmes de l'Évangile. Ils reçoivent de confiance leur certitude et leur conviction prétendue, et, sur parole, blasphèment ce qu'ils ignorent, parce que la mode et le ton du siècle est de blasphémer. De là ce mot accablant que leur adressait, il y a peu d'années, l'un de leurs plus célèbres écrivains, en quittant leur bannière pour passer sous celle de Jésus-Christ: « J'ai cru, parce que j'ai examiné; examinez, et vous croirez comme moi. »

Qu'ont-ils pu lui répliquer? Eh! s'il se trouve ici quelqu'un de ces hommes aveugles, je le lui demande à lui-même: que sait-il de notre croyance, de nos preuves, de tous ces objets sacrés de notre foi, qu'il traite si arrogamment de puérités et de chimères? que je l'interroge sur un point quelconque de notre doctrine, sera-t-il en état de me répondre? ne se verra-t-il pas contraint d'avouer, en rougissant, qu'il n'a pas les premières notions de ce christianisme si révééré, auquel il ose insulter à toute heure? Et voilà ces hommes si sûrs de ne pas se méprendre! ces hommes qui n'ont pas même un doute! tandis que les incrédules bien plus éclairés du dernier siècle, les fondateurs et les coryphées de cette secte, ont vécu dans des perplexités cruelles, et sont morts dans des terreurs qu'ils n'ont pu dissimuler. Qu'on donne à cette inconcevable assurance le nom qu'on voudra; pour moi, il faut que je m'exprime en toute liberté, je n'y puis voir qu'un excès de stupidité qui m'étonne.

Mais n'entends-je pas ici nos faux sages s'écrier: Orateur chrétien, vous nous calomniez; ce n'est pas à l'aveugle et sans examen que nous avons secoué le joug de la foi; c'est après avoir lu, pesé, comparé, approfondi, que, reconnaissant l'illusion de vos dogmes, nous les avons abandonnés; et notre conviction est inébranlable, parce qu'elle est fondée, non sur l'irréflexion et l'ignorance, mais sur de solides raisonnemens et des lumières certaines! Voici donc une impiété savante et réfléchie. Eh bien! je consens à la supposer telle: voyons si elle en sera moins insensée. C'est maintenant, mes Frères, que la plus sérieuse discussion va s'engager, et que j'ose attendre de votre part un redoublement d'attention; car je vais entrer franchement dans le fond même de la plus grande question qui puisse occuper les hommes; mettre, pour ainsi dire, à nu devant vous, d'une part les fondemens du christianisme, de l'autre ceux de l'incrédulité, vous les faire sonder avec

moi, et vous laisser ensuite à juger, s'il est possible, sans une véritable démence, qu'après avoir vu et comparé, l'on se persuade sincèrement que l'erreur est du côté de la religion, la vérité du côté de ses adversaires. Je ne dirai rien que de sensible et de palpable, rien même qui ne me paraisse au-dessus de toute contestation. Ecoutez-moi.

Les fondemens de toute doctrine sont, ou des autorités qui imposent à la raison et la subjuguent, ou des preuves qui la satisfont et la convainquent. Il ne s'agit donc, pour décider entre la religion et l'incrédulité, que de peser ensemble les autorités et les preuves alléguées de part et d'autre, et de voir de quel côté penche la balance. C'est ce que nous allons faire; et nous espérons réduire bientôt les esprits les plus prévenus à reconnaître: premièrement, que les autorités favorables à la religion sont des autorités graves, imposantes, irréfragables, tandis que les autorités qu'on lui oppose sont des autorités frivoles, méprisables et absolument nulles; secondement, que les preuves sur lesquelles la religion s'appuie sont des preuves solides, convaincantes et péremptoires, tandis que les preuves prétendues, sur lesquelles l'incrédulité se fonde, ne sont que des arguties vaines et de grossiers sophismes. Si je démontre avec une entière évidence ces deux propositions, que faudra-t-il penser de la sagesse et de la science de ceux qui se vantent d'avoir été conduits par l'étude et la réflexion à l'incrédulité. Mais respirons un moment.

Premièrement donc, les autorités que la religion produit en sa faveur sont graves, imposantes, irréfragables. Voyez d'abord l'autorité de ses livres: qu'elles paraissent ces écritures vénérables de l'ancien et du nouveau Testament, connues dans tout l'univers sous le nom d'écritures divines, et où l'on ne découvre rien qui ne réponde à la dignité d'un pareil titre. Quelle autorité que celle de l'Ancien-Testament, ce livre antérieur de plusieurs siècles à

tous les autres livres, et qui, loin de ressembler à un essai informe, surpasse autant, en tout genre de beautés et de perfections, les ouvrages les plus accomplis des hommes, que le ciel est au-dessus de la terre. Quelle poésie! quelle éloquence surhumaine! quelle profonde sagesse! quels trésors de connaissances et de lumières! Qu'en y trouve-t-on pas? Là, sont les origines du monde et du genre humain, les commencemens de tous les peuples, les fondemens de toutes les histoires, la vérité de toutes les fables qui composent les antiquités des nations; là, sont toutes les sciences naturelles et surnaturelles, divines et humaines, comme dans leur source. Et ce livre qui traite de toutes choses, qui se donne pour infailible sur toutes, est exposé depuis trois mille ans à la contradiction des hommes, sans qu'il ait été possible jusqu'ici de le convaincre, sur un seul point, d'une erreur ou d'une méprise, même la plus légère. Combien de fois les calculs, les recherches, les découvertes prétendues des savans sont-elles venues se briser dans le cours des siècles contre les bases inébranlables qu'il a posées! Et de nos jours encore, n'a-t-il pas fallu que toutes les sciences, soulevées par une philosophie audacieuse, vinsent, après la plus bruyante et la plus fastueuse révolte, se prosterner encore une fois devant les oracles vainement contestés de Moïse?

Que dirai-je ensuite du Nouveau-Testament et du divin Evangile, quand nos plus fameux incrédules eux-mêmes y reconnaissent, je répète leurs propres paroles, une «majesté qui les étonne, une sainteté qui, malgré eux, parle à leur cœur;» quand ils sont forcés d'avouer «qu'un tel livre ne peut pas être l'ouvrage des hommes; et qu'il a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros?» Première autorité donc, en faveur de la religion, autorité de ses livres.

Seconde autorité, celle de ses grands hommes.

Cherchez dans les histoires profanes un juste et un sage comparable aux Abraham, aux Isaac et au Jacob; un héros qui égale les Josué, les Gédéon, les Judas Machabée; un législateur pareil à Moïse; un magistrat semblable à Samuel; des rois guerriers ou pacifiques, qu'on puisse mettre en parallèle avec un Salomon et un David; des pontifes qu'on ose ranger auprès des Aaron, des Phinéas et des Onias, des interprètes de la Divinité tels que les Elie, les Elisée, les Jérémie, les Daniel. Il faudrait nommer tous les patriarches, tous les prophètes, tant d'autres personnages extraordinaires de l'un et de l'autre Testament, auxquels on ne trouve rien à comparer dans les annales des peuples, ni dans les fictions des poètes. Voilà les grands hommes de la religion.

Mais quel homme surtout que son adorable fondateur! Celui que l'impiété toute seule ose regarder comme un simple homme; qu'au milieu de ses blasphèmes elle reconnaît au moins pour le plus saint, le plus éclairé, le plus parfait de tous les hommes; devant qui même elle tombe quelquefois à genoux avec le genre humain, en s'écriant: que «si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu!»

Troisième autorité grave et imposante en faveur de la religion, celle de ses premiers prédicateurs, ou des apôtres, ces hommes aussi étonnans par leur simplicité et leur candeur que par l'intrépidité de leur courage, la sublimité de leur doctrine, la sainteté de leur vie, leurs miracles et la conquête de tout un monde, ramené des plus monstrueuses superstitions à la pratique de toutes les vertus et au culte du seul Dieu véritable.

Quatrième autorité en faveur de la religion, celle de ses docteurs: des Ambroise, des Augustin, des Basile, des Chrysostôme, de cette foule presque innombrable de grands écrivains, d'éloquens orateurs, de savans et de saints, qui, séparés les uns des autres par les temps et les lieux, l'ont enseignée par

tout avec une admirable uniformité, l'ont défendue contre ses adversaires avec toutes les armes de la raison, de la science et du génie, et ne l'ont pas moins honorée par la droiture et l'élevation de leur caractère, par l'innocence et la gravité de leurs mœurs, que par leurs sublimes talens et leurs immortels ouvrages.

Poursuivons. Autorité de ses témoins, c'est-à-dire de plusieurs millions de martyrs, qui, dans toutes les parties de la terre, dans l'Orient, l'Occident et l'Afrique, dans l'ancien et le nouveau Monde, ont répandu leur sang et souffert les plus cruels supplices, pour attester la vérité de ses dogmes et maintenir l'intégrité de sa foi.

Autorité de ses disciples, ou de ceux qu'elle a convertis, c'est-à-dire, mes Frères, de tout le monde civilisé, qui, après une résistance de trois siècles, vaincu enfin par l'évidence des faits, par la manifestation sensible d'une puissance surnaturelle et divine, a renoncé aux préjugés les plus invétérés, aux passions les plus chères, pour embrasser une religion qui effraie la nature par la sévérité de sa morale, et étonne la raison par l'incompréhensibilité de ses mystères.

Autorité de son tribunal visible, c'est-à-dire de l'Eglise enseignante, cette maîtresse de vérité, qui seule dans l'univers ose se dire infallible, parce qu'elle seule, au milieu de tous les changemens, est demeurée invariable dans sa doctrine; parce qu'elle seule, au milieu de toutes les erreurs, peut défier ses ennemis de montrer en quoi elle a jamais erré: *Quis ex vobis arguet me de peccato* (1) ?

Enfin, autorité du temps et de la durée, c'est-à-dire, remarquez-le bien, autorité de tous les temps et de toute la suite des âges: des quarante siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, et pendant lesquels il a toujours été annoncé et attendu; des dix-huit siècles qui ont suivi sa naissance, et dans les-

(1) Joan. VIII, 46.

quels il n'a cessé d'être reconnu et adoré: de sorte que, depuis la chute du premier homme jusqu'à nous, on ne saurait nommer un seul jour où le christianisme n'ait pas existé.

Et s'il est permis dans cette foule de siècles, d'en marquer un en particulier, qui fût une époque de gloire pour la France et pour l'Europe moderne: autorité du siècle à jamais fameux des Louis - le-Grand, des Grand-Condé, des Turenne, des Colbert, des Lamoignon, des Bossuet, des Fénelon, des Pascal, des Mallebranche, des Racine, des Corneille, des Newton, des Leibnitz, des grands hommes et des esprits supérieurs en tout genre; siècle où les sciences, les lettres et les arts jetèrent un éclat qui n'a pas été égalé depuis, où la religion fut l'objet de toutes les pensées comme de tous les hommages, où elle fut étudiée, discutée, approfondie, et où l'on regarda généralement comme un délire de n'y point croire.

Quelle masse d'autorités, mes Frères! Si elles ne sont pas graves, imposantes, irréfragables, qu'on me dise où il en faut chercher qui le soient?

Voyons maintenant les autorités que l'incrédule nous oppose. J'ai dit en trois mots qu'elles étaient frivoles, méprisables et absolument nulles. Ces trois mots seront faciles à justifier.

Premièrement, ce sont des autorités frivoles. On ne peut s'empêcher de rougir pour l'incrédulité, toutes les fois qu'elle nomme ses principaux chefs et les écrivains dont elle s'enorgueillit. Qu'étaient-ce en effet que ces oracles vantés? C'étaient, dit-on, de beaux esprits. Oui, des esprits légers, badins, téméraires, hommes de lettres, poètes, romanciers, auteurs de drames, de satires et de libelles, inventeurs de systèmes et de théories renversés et abandonnés presque aussitôt qu'enfantés; déclamateurs outrés, effrontés sophistes, railleurs impitoyables surtout, dont les armes les plus ordinaires ont été l'ironie et le sarcasme, et qui ont mis leur gloire à se jouer de